

Echos de festival

Neuchâtel International Fantastic Film Festival

NIFFF 2013

5 au 13 juillet 2013



Quel public-cible ?

Réponses sur :

**Site de l'Organe cantonal
(VD et GE) de contrôle des
films :**

<http://www.filmages.ch/>

**Commission nationale du
film et de la protection de la
jeunesse :**

<http://filmrating.ch/fr/verfahr-enkino/suche.html?search=>

Sommaire :

Page 2

Dark Touch, Marina de Van, France 2013, 90'

Promocion Fantasma - Ghost Graduation, Javier Ruiz Caldera, Espagne 2012, 88'

Haunter, Vincenzo Natali, Canada 2013, 97'

Page 3

We Are What We Are de Jim Mickle, 1h40, USA 2013

Au Nom du Fils, Vincent Lannoo, Belgique, France 2012, 1h40

Raze, Josh C. Waller, US 2013, 87'

Page 4

You're Next, Adam Wingard, USA 2011, 96'

À propos du NIFFF

5 juillet : début des grandes vacances, lancement de la 13ème édition du NIFFF

C'est un 5 juillet aussi, il y a 180 ans, que l'inventeur de la photographie, Nicéphore Niepce, mourut d'une crise d'apoplexie dans la chambre même où il avait effectué ses recherches. Sans Nicéphore Niepce, sans Louis Daguerre, sans Thomas Edison, sans Auguste et Louis Lumière, on ne serait pas là aujourd'hui ! Même si on ne projette plus guère de copies pellicule depuis que s'est instaurée l'ère du DCP (Digital Cinema Package). Quel que soit le support, c'est l'inventivité et la variété des œuvres présentées qui nous importent, et ça, c'est du ressort des créateurs.

Le NIFFF nous a permis de nous immerger durant neuf jours dans le fantastique, l'horreur, la science fiction, les films de genre tous azimuts qui secouent ! Cette année, le festival proposait 16 rencontres de professionnels du cinéma avec le public, 80 longs métrages et une vingtaine de courts pour 136 projections qui ont comptabilisé 32'000 entrées (2000 de plus que l'an dernier). Le choix a porté surtout sur des productions asiatiques

et anglo-saxonnes, avec néanmoins deux longs métrages suisses en compétition, **Chimères** (Olivier Beguin, CH 2013) et **Der Ausflug** (Mathieu Seiler, CH 2012).

Le NIFFF affiche un budget de CHF1'400'000 et peut compter sur la précieuse collaboration de plus de 200 bénévoles. Coup de chapeau à la directrice artistique Anaïs Emery (qui a pris la succession d'Olivier Müller en 2006).

Depuis 2007, l'Office fédéral de la culture (OFC) subventionne le NIFFF. Pour la période 2014 à 2016, la subvention passera de CHF 30'000.- à CHF 150'000.-. C'est dire combien le NIFFF contribue à la diversité de l'offre !

Comme vous le lirez ci-après, nous avons abondamment profité de la compétition internationale et de la rétrospective Larry Cohen, invité d'honneur, grand maître du cinéma « horrifique » américain. Avec quelques incursions dans les nombreuses autres sélections. Quelques films sont en distribution en Suisse, nous le signalons. Et nous noterons nos films de 1 à 5 :

1= forme et fond ratés !
2= vaguement intéressant
3= tout à fait honorable
4= plein de qualités
5= un sans faute !

Page 4 (suite)

The Dyatlov Pass Incident, Renny Harlin, USA 2013, 100'

Mars et Avril, Martin Villeneuve, Canada 2012, 90'

Ahi va El Diablo / Here Comes the Devil, Adrian Garcia Bogliano, Mexique 2012, 97'

Page 5

El Resquicio - The Crack, Alfonso Acosta, Colombie 2012, 101'

Stoker, Park Chan-wook, USA 2013, 99'

Kiss of the Damned, Xan Casavetes, USA 2012, 97'

Byzantium, Neil Jordan, UK 2012, 118'

Page 6

Chimères, Olivier Beguin, CH 2013, 1h22

Der Ausflug, Mathieu Seiler, CH 2012, 1h31

Cheap Thrills, E-L Katz, USA 2013, 1h25

Despite the Gods, Penny Vozniak, Australie 2012, 85'

Page 7

Frankenstein's Army, Richard Raaphorst, Pays-Bas 2013, 86'

7 Cajas, Juan Carlos Maneglia, Tana Schembori, Paraguay 2012, 100'

The Philosophers, John Huddles, USA 2013, 100'

Page 8

Simon Killer, Antonio Campos, USA 2012, 101'

Kuroyuri Danchi - The Complex, Hideo Nakata, Japon 2012, 1h46

Animals, Marçal Forés, Espagne 2012, 94'

Page 9

Eega, S.S. Rajamouli, J.V.V. Sathyanarayana, Inde 2012, 2h25

The Berlin File, Seung-wan Ryoo, Corée du Sud 2013, 2h

Tulpa, Federico Zampaglione, Itali 2012, 1h22

Commentaires

Nous vous présentons d'abord les films récents, en compétition et hors compétition, et nous terminerons ces pages par les films de répertoire, dont la rétrospective Larry Cohen.

Compétition internationale :

Dark Touch, Marina de Van, France 2013, 90' – **PRIX H.G. GIGER « NARCISSE DU MEILLEUR FILM » + PRIX « MAD MOVIES » DU FILM LE PLUS MAD + PRIX DE LA JEUNESSE « LYCÉE DENIS – DE -ROUGEMONT »**

Neve, 11 ans, et son petit frère sont sans doute des enfants maltraités. Ils ont en tout cas le corps couvert de marques suspectes. Neve est une enfant renfermée, mutique. Un jour, la demeure familiale est comme prise dans une tornade, elle prend feu, entraînant parents et bébé dans la mort. Seule survivante, la fillette traumatisée est recueillie par des amis de la famille, mais reste distante, repoussant toutes marques d'affection. Elle se méfie des parents et tout autant des fillettes de son âge qui jouent aux mamans sévères avec leurs poupées ! Elle prend conscience de son pouvoir télécinétique. Et tout cela finira très mal. Tourné en anglais, **Dark Touch** fait naturellement penser à **Carrie** (Brian de Palma, USA 1976). Une cohérence implacable dans le jugement et les réactions arbitraires de l'enfant qui gère son chagrin, ses angoisses, sa solitude, ses souffrances par un emploi radical de ses pouvoirs télécinétiques.

Note : 4

Promocion Fantasma - Ghost Graduation, Javier Ruiz Caldera, Espagne 2012, 88' – **PRIX « IMAGING THE FUTURE » DU MEILLEUR « PRODUCTION DESIGN »**

Années 2000. Modesto est enseignant, mais aussi medium. Sa capacité à voir les morts lui a déjà coûté un saladier en consultations psychiatriques et fait

perdre plus d'un emploi ! Le voilà engagé dans un lycée hanté. Modesto découvre que 20 ans plus tôt, cinq jeunes ont péri dans un incendie qui a ravagé l'établissement, à la veille de leurs examens. Peut-être sont-ils dans les limbes à cause d'un « processus inachevé » (*unfinished business*) ? Modesto entre en contact avec les ados et leur propose de les aider à finir leur année scolaire et passer les examens. Il devra même les aider à réaliser d'autres projets non aboutis ! Dans ce mélange de fantastique et de « comédie de lycée », beaucoup de bons moments, des gags inattendus et savoureux quand les fantômes et les vivants se rencontrent, tombent amoureux, parlent le jargon de leur époque respective et rêvent de la musique de leur temps !

Note : 4

Haunter, Vincenzo Natali, Canada 2013, 97'

En 1985, en pleine ère Reagan, à la veille de son seizième anniversaire, Lisa réalise qu'elle ne cesse de revivre les mêmes événements, et qu'il n'y a pas de lendemain pour elle et sa famille. Elle se souvient peu à peu que ce sempiternel jour s'est soldé par le massacre de sa famille et qu'elle ne fêtera jamais ses 16 ans. Lisa n'en peut plus de ce train-train monotone, elle cherche un moyen de s'échapper : comme toute adolescente, elle a besoin de voir ailleurs : il lui faut une porte de sortie, de voir ce qu'il y a au-delà du brouillard qui enveloppe la maison, au grand dam de ses parents incrédules. Elle n'y réussit pas d'ailleurs. Progressivement, elle découvre d'autres fantômes. Et surtout : elle est confrontée à un spectre malfaisant, le maître des lieux, l'assassin-geôlier. Lorsqu'elle réalise que la famille qu'elle voit va tomber sous les coups du tueur, elle s'efforce de les mettre en garde. Un peu de **Groundhog Day** (Harold Ramis, USA 1993), un peu de **The**

Page 9 (suite)

I declare War, Jason Lapeyre, Robert Wilson, Canada 2012, 94'

Page 10

The Gangster – Antapal, Kongkiat Khomsiri, Thaïlande 2012, 114'

Wara No Tate - Shield of Straw, Takashi Miike, Japon 2013, 2h05

FILMS DE REPERTOIRE

Page 11

The Day the Earth Stood Still, Robert Wise, USA 1951, 92'

Deadlock, Roland Klick, Danemark 1970

Interview with the Vampire : The Vampire Chronicles, Neil Jordan, USA 1994, 123'

Page 12

Rencontre avec le réalisateur Larry Cohen (Master Class, Questions et Réponses)

Page 13

La Trilogie des gangsters

Black Caesar, Larry Cohen, USA 1973, 87'

Hell Up in Harlem, Larry Cohen, USA 1973, 94'

Original Gangstas, Larry Cohen, USA 1996, 99'

Page 14

God Told Me To, Larry Cohen, USA 1976, 91'

Page 15

La Trilogie des bébés mutants

It's Alive, (Larry Cohen, USA 1974, 91'

It Lives Again, (Larry Cohen, USA 1978, 91'

It's Alive III : Island of the Alive, (Larry Cohen, USA 1981, 95'

Q, Larry Cohen, USA 1982, 93'

Others (Alejandro Amenabar, USA, France, Espagne 2001), Intelligent, et porté par la formidable Abigail Breslin. Dommage que ce film n'ait pas mieux retenu l'attention des jurys neuchâtelois.

Note : 4

We Are What We Are de Jim Mickle, 1h40, USA 2013

Le patriarche Frank Parker, son épouse et leurs trois enfants sont connus dans le village pour leur grande discrétion. Le *pater familias* règne avec rigueur et fermeté sur les siens. Après le décès subit de leur mère, Iris et Rose, les deux filles adolescentes de Frank Parker, vont devoir remplacer la disparue auprès de leur jeune frère Rory. Investies de lourdes responsabilités, soumises à l'autorité écrasante de leur père, elles doivent désormais perpétuer une coutume ancestrale sacrée et secrète, pas très ragoûtante. Ce thriller fonctionne bien jusqu'au 15 dernières minutes. Le dénouement n'est pas vraiment dans la logique du film, mais il est tellement cinématographique !...

Note : 3 (4 ?)

Au Nom du Fils, Vincent Lannoo, Belgique, France 2012, 1h40 – **MÉLIÈS D'ARGENT DU MEILLEUR LONG METRAGE EUROPEEN**

Un jeu de massacre *gore* en cinq actes et un prologue, entre tragédie familiale et virulente critique de l'Église. Quand une catholique fervente et pratiquante, animatrice d'une émission religieuse à la radio, dévouée à sa famille et à la souffrance du monde, est confrontée à la pédophilie des prêtres, au silence hypocrite des autorités ecclésiastiques et au suicide de son fils adolescent, probablement amoureux d'un prêtre, son sang ne fait qu'un tour et sa foi fait place à la rage et à la violence. Elle décide de punir les coupables et les hypocrites et sa croisade sanglante ne connaît plus de bornes. La mise en ques-

tion de la doctrine religieuse accompagnée du jeu de massacre sont jouissifs et libérateurs, et le film ne manque jamais d'un puissant humour noir. Les comédiens Philippe Nahon et Astrid Whettnall s'en donnent à cœur joie ! Parmi les trouvailles savoureuses de Lannoo : le camp militaire catholique, les aphorismes de l'évêque, les mots d'ordre enseignés aux enfants, la chanson du jeune prêtre pédophile, etc.

Note : 5

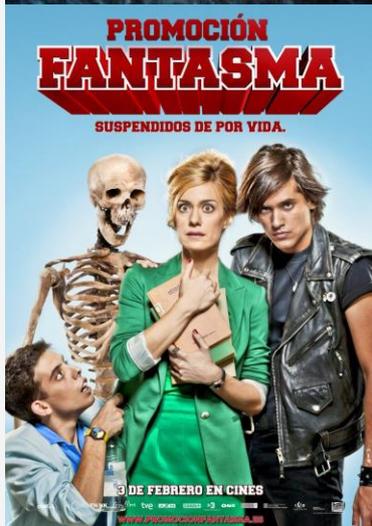
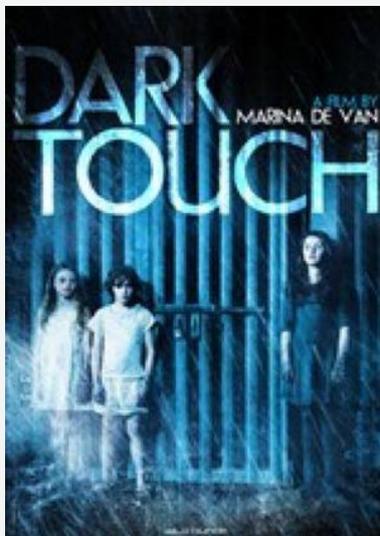
Raze, Josh C. Waller, USA 2013, 87'

Le film se joue en huis-clos, quelque part sous terre. Des femmes spécialistes du kick-boxing ont été kidnappées et sont désormais condamnées à des duels à mort. Est-il besoin de dire que cette nouvelle version des jeux du cirque est filmée et retransmise en direct pour le plus grand plaisir de spectateurs nantis que les combattantes ne voient pas ? Pour forcer ces gladiatrices féminines à aller jusqu'au bout, on menace leurs proches, et la perdante entraîne sa famille dans la mort. Les combattantes, de leur cellule, voient sur écran les combats de celles qui les précèdent, et sans doute étudient-elles leur technique. Certaines vont tenter de se regrouper et communiquer à travers les murs. Waller réussit à créer une tension qui va grandissant. Aux commandes de cette écurie de combat, un couple dément et amoral, dont on se réjouit de voir la fin. Un récit étonnant qui n'ennuie jamais, bien qu'il soit fait essentiellement de combats précisément chorégraphiés, surtout ceux de la cascadeuse Zoe Bell qui tient le rôle principal. Un film d'action dramatique, noir et violent, image d'une société qui n'a guère évolué depuis l'époque *panem et circenses* de la Rome antique.

Note : 4

Page 16

A Return to Salem's Lot, Larry Cohen, USA 1987, 101'
The Stuff, Larry Cohen, USA 1985, 93'



Abigaïl Breslin dans *Haunter*

You're Next, Adam Vingard, USA 2011, 96' – **PRIX RTS DU PUBLIC**
Pour fêter leur 35e anniversaire de mariage, les parents ont invité leurs quatre enfants et leurs partenaires dans leur maison de campagne. La réunion de famille commence par des engueulades entre frères et sœur, puis tourne au drame lorsque la maison est prise d'assaut par des tueurs tout de noir vêtus et portant un masque d'animal (agneau, lapin, cochon). Un pur *slasher*: un à un, les membres de la famille périssent sous les lames, haches, flèches ou autres instruments tranchants. Pas de fuite possible, pas de secours en vue : mais ... une adolescente que son papa avait entraînée à l'école de la survie va résister. Torrents de sang, pas de morale à l'histoire, mais beaucoup d'humour dégoulinant.

Note : 4

The Dyatlov Pass Incident, Renny Harlin, USA 2013, 100' – Distribué en Suisse par Ascot Elite – **PRIX TITRA FILM**

Cinq jeunes Américains tentent de percer le mystère de la disparition, il y a un demi-siècle, de neuf randonneurs russes (leur guide se nommait Igor Dyatlov), sur le Mont Kholat Syakhi (= Montagne des Morts) dans l'Oural. Les victimes ont été vues vivantes pour la dernière fois fin janvier 1959. Le mystère ne fut jamais élucidé, la mort des victimes attribuée à « une force irrésistible inconnue » et le dossier classé. Renny Harlin offre sa version des faits. Les cinq jeunes possèdent connaissances et expérience, ils ne se lancent pas à l'aveuglette. Mais ils disparaîtront aussi. C'est grâce à leurs documents filmés, leur *found footage*, qu'on pourra plus ou moins comprendre ce qui leur est arrivé. Ah, ces torves secrets militaires, et ces machines qui vous transportent là où vous ne voulez pas aller ! La mise en place est sympathique, les personnages ont une certaine substance, mais dès leur arrivée dans les monts enneigés de Russie, le suspense, au lieu de

s'intensifier, s'étirole jusqu'à la révélation finale qui est laborieusement amenée. Dommage.

Note : 3

Mars et Avril, Martin Villeneuve, Canada 2012, 90' – **MENTION SPÉCIALE DU JURY « IMAGING THE FUTURE »**

Dans le futur, alors que l'homme s'apprête à marcher sur Mars, un musicien septuagénaire excelle à tirer des sons envoûtants d'instruments aux formes féminines conçus par un ami instrumentiste. Les deux hommes tombent amoureux de la même femme, Avril. Elle accepte de poser pour la création de leur prochain instrument de musique, mais disparaît soudainement. Ce *space opera* est un mélange assez charmant de science-fiction, de poésie, de musique et de romance. L'image ne cesse de surprendre, les décors futuristes sont une épure qui doit beaucoup à l'éclairage. La musique a des tonalités étranges et chaudes. Un regret : l'imagination n'a pas vraiment présidé à la création des instruments de musique.

Note : 3

Ahi va El Diablo / Here Comes the Devil, Adrian Garcia Bogliano, Mexique 2012, 97'

Tandis que leurs parents les attendent dans la voiture, tout en se faisant de gros câlins, deux enfants vont se balader sur une colline rocheuse proche et disparaissent. Lorsqu'ils reviennent, ils sont complètement métamorphosés. Enfants possédés par le diable, jeunes lesbiennes en rut, couple charcutier d'un présumé prédateur, fantômes diaboliques, rencontre avec un tueur en série qui collectionne les doigts de ses victimes, premières menstruations, inceste, puberté, sexualité, un vrai *fourre-z'y tout* ! D'une séquence à l'autre (et combien sont zoomées !), on attend une conclusion, un fil rouge : on n'en aura point.

Note : 2



You're Next
Photo de tournage

El Resquicio - The Crack, Alfonso Acosta, Colombie 2012, 101' - **PRIX DE LA JEUNESSE « LYCÉE BLAISE-CENDRARS »**

Une tragédie en cinq actes, une esthétique très recherchée, très achevée, pour un film puissamment ennuyeux et pesant, à part les 20 dernières minutes. Il s'ouvre sur une fête masquée à laquelle se rendent un frère et sa sœur aînée, Marcela. Au petit matin, les convives jonchent le sol, drogués ou endormis, et la sœur est morte. Un an après le drame, sa famille, la mère, ses quatre fils et leur tante, se retirent à la campagne pour faire leur deuil. Mais l'isolement prolongé va exacerber les rancœurs et désirs qui couvent. Les dissensions entre les fils aînés, leur rapport ambigu avec leur tante, les obsessions des petits jumeaux déclencheront le malheur. Mais le film stagne au niveau des dialogues, des regards ou des silences lourds de sous-entendus. Evoquer des sorcières, introduire un garçonnet mutique, vêtu d'une cape, et son chien, repérer le couvercle d'une fosse creusée en pleine forêt : cela ne suffit pas à vous faire un film fantastique !

Note : 2

Stoker, Park Chan-wook, USA 2013, 99' - Distribué en Suisse par Fox-Warner (Film d'ouverture)

Premier film hollywoodien du Coréen Park Chan-wook, **Stoker** est un thriller psychologique. Après la mort de son père dans un accident suspect, India voit débarquer un oncle dont elle ne connaissait pas l'existence. Il s'installe chez la veuve et l'orpheline et fait tout pour les charmer. La jeune fille est troublée, tiraillée entre fantasmes et craintes. Des liens ambigus se tissent, dans une atmosphère presque glacée. « *C'est la grande réussite de Stoker de paraître surnaturel, éthéré, gothique, parfois illogique, alors que son histoire est juste terre à terre, crapuleuse* » écrivait Léo Soesanto, dans Les Inrockuptibles en avril.

Note : 3

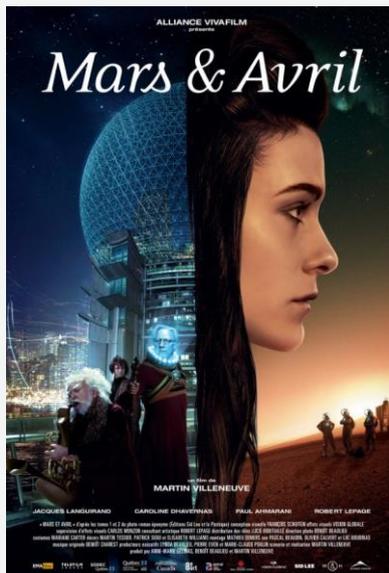
Kiss of the Damned, Xan Casavetes, USA 2012, 97'

Djuna, une belle vampire, a une liaison avec un scénariste dont elle a fait un immortel. Ils vivent heureux dans leur superbe demeure du Connecticut jusqu'à ce que débarque Mimi, la sœur de Djuna. L'histoire se résume à une rivalité entre sœurs, la nymphomane-manipulatrice, et la BCBG désireuse de mener une vie rangée. Un monde de vampires classique : ils chassent l'humain, craignent la lumière du jour, consomment du sang frais. L'état de vampire ne sert pas à grand-chose. Si ce n'est à permettre de liquider la méchante, au soleil ! À part ça, ils mangent de tout : viande, légume, féculents, et adorent vin et champagne ! Le film est (mal) parlé anglais par les interprètes françaises et italienne. Dommage.

Note : 3

Byzantium, Neil Jordan, UK 2012, 118' – Distribué en Suisse par Ascot-Elite (Film de clôture)

Après **Interview with the Vampire**, Neil Jordan nous propose **Byzantium**. Deux belles et mystérieuses jeunes femmes, Clara et Eleanor, débarquent dans une station balnéaire perdue du sud de l'Angleterre. Mère et fille, elles se font passer pour sœurs. Elles ont plus de deux siècles, et leur elixir de jeunesse est le sang humain. De préférence, celui d'hommes qu'elles saignent à blanc. Clara se lie avec le brave Noel, propriétaire de d'une auberge un peu délabrée, le Byzantium, Eleanor rencontre Frank, un jeune atteint de leucémie. Même dans l'univers des vampires, les conflits entre mère et fille existent : et ils ont eu le temps de se développer ! Ici, la mère garde jalousement leur secret et vend ses charmes pour leur payer un toit. Sa fille est comme un alter ego de Louis dans **Interview with the Vampire** : malheureuse d'être une vampire, désireuse de confier leur lourd secret, et peu



Gemma Arterton et Saoirse Ronan, mère et fille dans **Byzantium**

encline à tuer, elle ne saigne que les gens consentants en fin de vie. On réalise très vite que les deux femmes sont traquées par des poursuivants, parce que Clara s'est arrogé le droit de devenir vampire, dans une confrérie qui ne permet l'immortalité qu'aux hommes. La lecture sociale du film ne manque pas de mordant : une métaphore de l'émancipation de la femme, qui s'adjuge son état de vampire, désobéissant aux lois faites par et pour les vampires-hommes. Et la fille ira encore plus loin : elle donnera l'immortalité à un homme ! La renaissance n'est possible que dans une grotte-chapelle au sein d'une île dont les multiples chutes d'eau rougissent au moment du Passage : C'est magnifique ! Superbes décors naturels dans Hastings (Sussex) et en Irlande.

Note : 3 (4 ?)

Chimères, Olivier Béguin, CH 2013, 1h22 – **MENTION SPÉCIALE DU « JURY INTERNATIONAL »**

Autre histoire de vampires : fauché par une voiture sur une route de Roumanie, Alexandre est hospitalisé et transfusé, après quoi il n'est plus le même. Il perd l'appétit et s'affaiblit : lui aurait-on injecté du sang contaminé ? La Roumanie n'est-elle pas le berceau des vampires ? Béguin dépeint magistralement les affres d'une relation amoureuse qui ira jusqu'au sacrifice ultime.

Note : 3

Der Ausflug, Mathieu Seiler, CH 2012, 1h31

L'excursion d'une famille dans les forêts du Brandebourg, où l'étrange et le mortel les guettent. Un univers onirique et troublant se déploie et les enveloppe. (Pas vu le film, mais je le cite, puisque c'est un des deux films suisses).

Films nouveaux, diverses sélections :

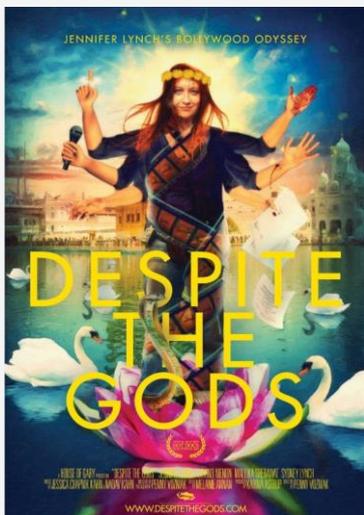
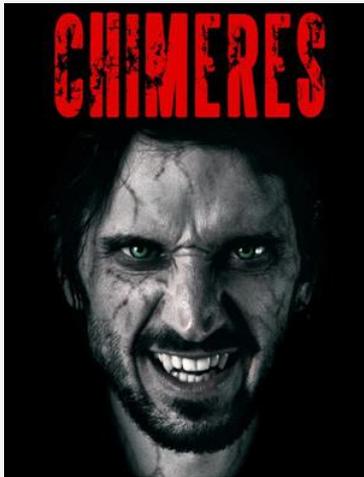
Cheap Thrills, E.-L. Katz, USA 2013, 1h25

Pour oublier ses problèmes d'argent et son licenciement, Craig va boire un coup dans un bar et tombe sur un copain de jeunesse qui est aussi dans la dèche. Les deux hommes se laissent appâter par un étrange couple qui les met au défi d'accomplir des actes toujours plus fous, pour des sommes d'argent toujours plus importantes. Prêt au pire si on y met le prix ? C'est ce que démontre cette comédie cruelle. Le film se joue en deux actes, le premier dans un bar, le suivant dans la maison du couple qui cherche de grands frissons et est prêt à payer pour les avoir. Morale : tout se paie, tout s'achète. Le film s'achève sur un plan de Craig, ensanglanté comme les liasses de billets de banque qui jonchent la table à côté de lui, tenant son bébé dans ses bras, sous les yeux horrifiés de sa femme. Excellente critique sociale déguisée en comédie gore.

Note : 4

Despite the Gods, Penny Vozniak, Australie 2012, 85'

La fille de David Lynch, Jennifer Chambers Lynch, apprend ce qu'il en coûte de vouloir tourner en Inde. Son premier film Bollywoodien, **Hisss**, raconte l'histoire d'une déesse serpent qui dévore les mâles. La réalisatrice débarque en Inde avec Sydney, sa fille de douze ans (très mûre pour son âge !). Et dès le premier clap, rien ne va plus. Impossible de tourner dans le silence, les acteurs écorchent l'anglais, les décors sont bon marché, l'éclairage inadéquat, la nature hostile, les us, coutumes et règles religieuses contraires, les techniciens ne la comprennent pas, le producteur indien ne quitte jamais le plateau et aboie des ordres, le contrôle du tournage échappe progressivement à la réalisatrice. Au bout de huit mois chaotiques, le producteur fait un montage du film



selon ses idées. Apparemment, le montage de Jennifer Lynch a été détruit. Pour elle, ce 3ème film de sa carrière est maudit, comme le fut le troisième de son père (*Dune*). Et pourtant, tous ces gens étaient charmants, souriants, et la réalisatrice ne cessait de les remercier, les encourager, les féliciter. Jennifer Lynch ne verra jamais son film, mais nous regardons avec plaisir et intérêt le documentaire de Mme Vozniak, véritable mise en garde pour les nouveaux réalisateurs. Jennifer Chambers Lynch est directe, charismatique et elle a un humour décapant qui l'a probablement sauvée de la rage et du désespoir dans cette mésaventure.

Note : 4

Frankenstein's Army, Richard Raaphorst, Pays-Bas 2013, 86' – Distribué en suisse par Ascot-Elite
Vers la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, à l'est de l'Allemagne, une patrouille russe et son cameraman tombent sur un laboratoire nazi secret, un endroit où, grâce aux notes du Dr Victor Frankenstein, des scientifiques fabriquent des soldats faits avec les membres de leurs camarades tombés. Une dernière tentative désespérée de Hitler pour gagner la guerre. Tous les membres de la patrouille ont disparu, y compris le cameraman dont on a retrouvé les images, des prises de vue très « amateur », selon les codes du *found footage*. Le caractère souvent outrancier du film en fait presque une parodie du genre *found footage* : l'effet d'authenticité est pris en dérision. Les personnages sont inintéressants, les zombies-robots (Zombots ?), constructions de bout de ferrailles, appareils divers et membres humains, sont parfois hilarants. Un scénario ténu, une caméra spatique, une image aux couleurs passées, pénibles à regarder : épuisant !

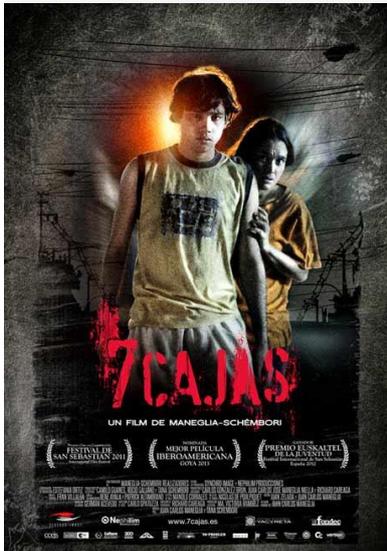
Note : 2

7 Cajas, Juan Carlos Maneglia, Tana Schembori, Paraguay 2012, 100' – Distribué en Suisse par Praesens Film.

Asuncion, Paraguay. 1ère séquence en accéléré : vie grouillante et trépidante sur le Marché 4, une sorte de bazar surpeuplé et minable dans lequel l'action se joue en huis-clos. Les personnages sont des pousse-brouettes, ils offrent leurs services de transporteurs. Victor (17 ans) rêve d'être une star du petit écran et de posséder un téléphone portable. Ces deux éléments seront repris en leitmotiv tout au long du film, permettant à l'action de se développer et à l'humour de teinter cette histoire macabre. Contre \$ 100, Victor accepte de livrer 7 boîtes dont il ignore le contenu : il lui suffit de les apporter au Marché 4 où se trafiquent portables, drogues, équipements électroniques, toutes marchandises vendables. Mais le chargement de Victor semble fort convoité. Il est pris en chasse ! Où trouver de l'aide dans ce territoire mal famé, où chacun vole et est volé ? Les choses se gâtent de plus en plus... Ce thriller au rythme soutenu et aux multiples petits et gros incidents nous réserve quelques pointes d'humour. On peut y voir un portrait socio-économique des sociétés actuelles. On rit des courses-poursuites à pied avec brouette, du policier qui profite de son statut pour faire progresser ses démarches amoureuses, ou encore des coquette-ries du travesti qui ressemble à Maggy Smith, etc.

Note : 4

The Philosophers, John Huddles, USA 2013, 100' – Distribué en Suisse par Ascot Elite.
Dans une école internationale de Djakarta, un jeune et séduisant professeur de philosophie propose à ses étudiants de dernière année une expérience de fin du monde. Ils sont vingt, alors qu'un bunker peut accueillir dix per-



Mati Diop et Brady Corbet dans
Simon Killer



Asuka (Atsuko Maeda) tient dans ses bras l'étrange petit garçon (Kanau Tanaka ?) dans
The Complex

sonnes : qui choisiraient-ils parmi eux, en cas d'apocalypse nucléaire, pour perpétuer la race humaine ? Ceux qui resteront dehors seront voués à une mort certaine. Tous portent des jugements, ils cherchent des réponses et chaque décision implique une condamnation à mort. Le professeur s'érige en guide, il cherche à influencer les choix et perd la confiance de ses étudiants. Les débats deviennent de moins en moins rationnels, toujours moins marqués par des critères sociaux, pratiques, économiques. Au contraire, ils s'avèrent de plus en plus ludiques, artistiques, sensuels. Dommage que la démonstration s'achève sur un suicide par amour !

Note : 2 (3 ?)

Simon Killer, Antonio Campos, USA 2012, 101'

Pour oublier un chagrin d'amour, Simon se réfugie à Paris. Il y consacre son temps libre aux galeries d'art, aux lieux touristiques et à des travaux d'approche auprès des Françaises en particulier. Sans grand succès au début. Mais il peut se consoler avec son ordinateur. Qui lui permet de dialoguer par Skype avec sa maman, d'envoyer des mails à son ex, et de se faire plaisir avec des sites érotiques. Il trouve bientôt le réconfort auprès d'une jolie entraîneuse, Victoria, réussit à s'installer chez elle, et même à la convaincre d'augmenter ses gains en faisant chanter ses clients mariés ! On réalise peu à peu que Simon n'est pas le gentil garçon perdu qu'il prétend être : le vrai Simon, menteur, manipulateur, violent, se dévoile. Un thriller ambigu, pervers et inquiétant, pas du tout fantastique, porté par deux excellents comédiens : Brady Corbet et Mati Diop.

Note : 3 (4 ?)

Kuroyuri Danchi – The Complex, Hideo Nakata, Japon 2012, 1h46

Asuka, une étudiante infirmière, vient d'emménager avec sa famille dans un grand immeuble

dont on dit qu'il est hanté. Tout y est étrange : la famille d'Asuka tient le même discours chaque jour, et de l'appartement voisin, occupé par un vieillard qu'on ne voit jamais, résonnent des bruits inexplicables. La jeune fille pénètre chez le vieillard, le trouve mort de malnutrition. Elle appelle une ambulance qui évacue le cadavre. Par ailleurs, elle sympathise avec un petit garçon rencontré dans le terrain de jeu en bas de chez elle, qui devient de plus en plus envahissant. Mais les bruits reprennent dans l'appartement du vieux monsieur et la famille de la jeune fille disparaît. **The Complex** réunit les ingrédients qui ont fait le succès des films précédents de Nakata : un enfant mort dans des circonstances épouvantables, des fantômes hantant les vivants, et même une séance d'exorcisme ! Le tout provoquant plus de douce somnolence que de véritables frissons.

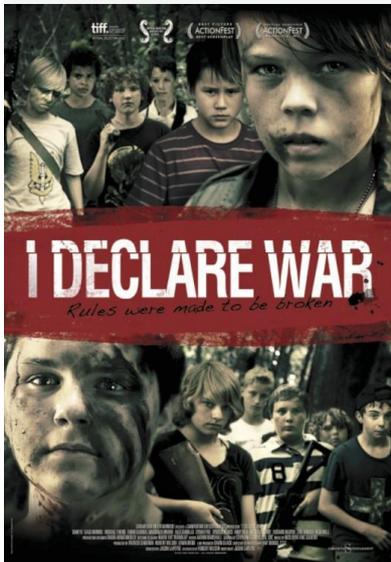
Note : 3

Animals, Marçal Forés, Espagne 2012, 94'

Conte fantastique sur la recherche d'identité d'un adolescent solitaire et renfermé, Pol. Il a un ami, un petit ours en peluche, avec lequel il joue dans un groupe de rock imaginaire et discute des choses de la vie. Pol cherche ses repères et essaie de savoir ce qu'il veut. Les scènes entre lui et l'ours sont intrigantes : le nounours parle anglais, Pol en catalan. Mais l'animation de la peluche n'est pas, et de loin, du niveau de celle vue dans **Ted** (Seth MacFarlane, USA 2012). Un jour, l'ours est confisqué et enterré par le frère aîné de Pol, qui veut que son cadet grandisse. Pol va déterrer son ami, le recoud quand il est lacéré par des crocs de chien, le repêche après l'avoir noyé : une illustration concrète de sa lutte pour (ne pas) devenir adulte ? L'histoire ne décolle jamais, le sujet est traité de façon redondante et artificielle, le princi-



Eega – La Mouche !



pal protagoniste est fade : on peut vraiment s'en passer.

Note : 2

Eega, S.S. Rajamouli, J.V.V. Sathyarajana, Inde 2012, 2h25 – **MENTION SPÉCIALE DU JURY « MAD MOVIES » + PRIX DU PUBLIC POUR LE MEILLEUR FILM ASIATIQUE**

Jani aime Bindu, mais elle le fait languir. La belle est convoitée par un riche homme d'affaires mafieux qui assassine brutalement le jeune homme en qui il voit un rival. Jani se réincarne en mouche, jure de se venger, tout en veillant sur celle qu'il aime. Portée à hauteur de mouche, la caméra virevolte dans les airs, suivant les exploits de la mouche dont la gestuelle et les postures remplacent les cordes vocales : l'insecte fait de la musculation, lance des *high-fives*, fait craquer sa nuque, saute de joie, danse, etc. Fort heureusement elle n'a pas de grands yeux à la Disney ! Étonnant film dont le personnage principal est cette version indienne de la mouche du coche qui vient à bout de son ennemi géant, volant et bourdonnant tout près de lui, échappant à ses attaques, le rendant fou. Comédie romantique et fantastique qui pétille d'invention et d'humour.

Note : 4 (5 ?)

The Berlin File, Seung-wan Ryoo, Corée du Sud 2013, 2h
Pour qui, comme moi, a peine à distinguer les faciès nord-coréens des sud-coréens, et encore plus de peine à comprendre l'allemand et l'anglais écorchés des comédiens asiatiques, l'histoire est dense, compliquée et plutôt confuse dans le détail. Mais dans les grandes lignes, j'ai compris cette histoire d'espionnage doublée d'un drame privé qui se déroule à Berlin. L'agent secret nord-coréen Pyo Jong – seong a épousé une interprète, vit à Berlin, et on le soupçonne d'être un agent double. Lui, de son côté, soupçonne sa femme d'être une dissidente ! Pris dans un deal d'armes illégales qui

tourne mal, il devient l'objet d'une chasse à l'homme internationale. Doit-il aller se justifier ? Livrer sa femme ? Trahir sa patrie ? Comment prouver son innocence ? Un thriller d'espionnage à la forme classique, riche en courses-poursuites et rebondissements, avec un agent secret super-héros increvable digne de Sean Connery, Michael Caine et autre Paul Newman.

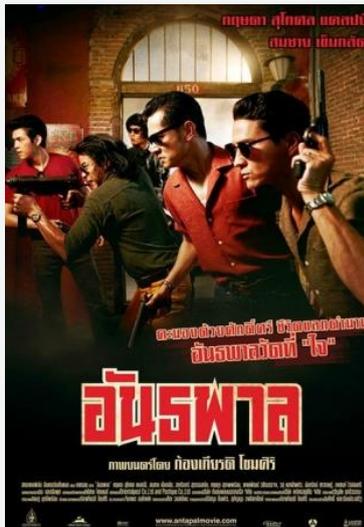
Note : 4

Tulpa, Federico Zampaglione, Italie 2012, 1h22

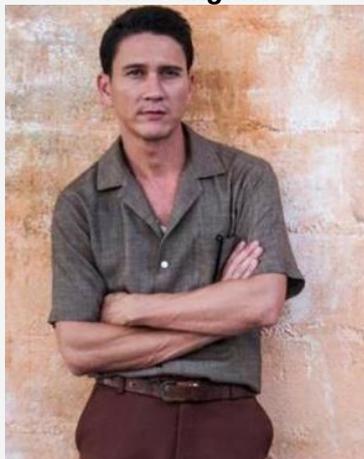
Lisa, cadre le jour, libertine la nuit (dans le Club privé Tulpa, géré par un gourou tibétain de pacotille, qui prétend lui faire atteindre un état élevé de la conscience par les orgies et les pratiques S&M), est en passe de perdre son haut poste pour des raisons de restructuration. Elle remarque bientôt que ses partenaires sexuels meurent de mort violente : un tueur en série sévit. Lisa va joindre les forces avec un de ses partenaires pour sauver leurs vies. Le rouge et le noir dominant dans cet antre infernal où sévit ce tueur en imperméable, ganté et chapeauté. On pense à Dario Argento et au Giallo, forcément.

Note 2 (3 ?)

I declare War, Jason Lapeyre, Robert Wilson, Canada 2012, 94'
Chaque jour, après l'école, deux groupes de pré-adolescents jouent à la guerre dans la forêt. Ils se servent de fusils, grenades et autres objets de leur fabrication, et ont établi des règles. Mais le désir de vaincre change la donne : ils transgressent les règles, recourent à la violence verbale et physique, on les sait bien décidés à en découdre pour gagner. Les enfants basculent dangereusement du jeu vers la barbarie. Les protagonistes ne cessent de citer leurs films de guerre favoris, exposent leurs stratégies (imitées des grands maîtres de guerre) dans un langage d'adulte, tout en se posant des questions existentielles de



The Gangster



Jod (Grissada Sukosol Clapp) dans **The Gangster - Antapal**



**Wara No Tate
Shield of Straw**

leur âge ! Ce film d'enfants filmé comme un film de guerre, retranscrit en image et son ce qui est du ressort de l'imagination. Les armes sont soudain réelles, les détonations et explosions aussi, elles remplacent les fusils en bois et les ballons remplis de peinture rouge ! Excellente interprétation de très jeunes acteurs dans ce film d'action métaphorique.

Note : 4

The Gangster - Antapal, Kongkiat Khomsiri, Thaïlande 2012, 114' C'est un **Goodfellas** (Martin Scorsese, USA 1990) thaïlandais. Dans ce film qui se joue au sein des triades de Bangkok, violence et terreur règnent. On apprend à connaître deux jeunes malfrats plutôt sympathiques, Daeng et Jod, émules de Presley et de Dean dont ils ont le look et imitent le style. Nous sommes dans les années 1950. Musiques et affiches de films permettent de situer temporellement un mode de vie disparu dont la reconstitution a été soignée. Une sorte de passage à la modernité a lieu à l'aube des années 1960, lorsque les couteaux sont remplacés par les armes à feu. Entre parrains mafieux, officiers de police pourris et jeunes loubards qui grimpent, la relève est assurée, pour le pire. **The Gangster**, jalonné de témoignages de protagonistes réels de l'époque, retrace, avec une touche de romantisme, les carrières criminelles de Daeng Bireley et de son camarade Jod. Étonnamment, c'est Jod, un gangster avec une conscience et un physique à la Christian Bale, qui est la figure de premier plan du film. Et pas Daeng Bireley, dont on dit qu'il devient moine à la fin de sa vie.

Note : 4

Wara No Tate - Shield of Straw, Takashi Miike, Japon 2013, 2h05 Ici, pour ne pas me répéter (voir mon compte-rendu de ce film dans mes *Échos de Cannes 2013*), je donne la parole à Christian Georges, notre rédacteur en chef,

dont je partage entièrement l'opinion positive :

« Avouons un petit faible pour **Shield of Straw**, de Takashi Miike (section *Films of The Third Kind*). Un tueur de petites filles vient d'être arrêté. Il sollicite en fait la protection de la police. Car un milliardaire vient de lancer un appel national public : il offre une récompense d'un montant délirant à toute personne qui fera la peau du cloporte pédophile.

L'équipée policière qui suit s'avère excitante à plus d'un titre. Il faut ramener le prisonnier à Tokyo depuis un endroit très éloigné, ce qui pose des problèmes logistiques aussi divers que concrets. L'escorte doit éviter d'attirer l'attention, alors qu'elle est massive. Elle doit s'attendre à des agressions pouvant survenir à tout instant. Elle doit aussi compter avec la trahison toujours possible des membres du corps de police.

La situation mise en scène par Miike place le spectateur dans une position inédite : dans l'incapacité d'éprouver de l'empathie pour un tueur qui ne regrette rien, doit-il pour autant souhaiter la réussite d'un acte de vengeance rageur (sur le mode "oeil pour oeil...") ? Doit-il au contraire espérer que le coupable arrive à bon port à son procès, ou la peine de mort l'attend sans doute ?

Tout en multipliant les coups de théâtre et les morceaux de bravoure, le film nous fait éprouver à la fois la force et la fragilité des institutions (le fameux "bouclier de paille" du titre) : quels efforts, quels moyens un État civilisé se donne-t-il pour faire respecter la séparation des pouvoirs et la primauté du droit ? Y a-t-il une limite à ces efforts ? Doit-on dépenser sans compter pour protéger l'intégrité d'un individu qui n'a pas montré le moindre respect pour l'intégrité des autres ? La peine de mort dictée par un tribunal est-elle une sentence moins barbare



Le prisonnier (Tatsuya Fujiwara) et le poicier Mekari (Takao Osawa) dans **Shield of Straw Wara No Tate**



Tom Cruise et Brad Pitt dans **Interview with the Vampire**



Brad Pitt et Kirsten Dunst dans **Interview with the Vampire**

que l'appel au meurtre d'un vieillard fou de douleur ? A la projection de presse cannoise, où **Shield of Straw** avait été programmé en compétition, certains ont hué le film, qui a obtenu de piètres scores dans les classements de la presse française et internationale. Réception injuste pour un long-métrage de genre bien plus stimulant pour les neurones que de nombreux films d'auteur". (Mediablog, 10 juillet 2013 <http://bienvu.wordpress.com>)
Note : 5

Films de répertoire :

The Day the Earth Stood Still, Robert Wise, USA 1951, 92'

Ce film, sorti en pleine guerre froide, marqué par le traumatisme d'Hiroshima et Nagasaki, met en garde contre l'usage d'armes inventées par l'homme mais dont la puissance le dépasse. Un vaisseau spatial se pose sur terre, un passager du nom de Klaatu en sort, face à une foule d'officiels, de badauds et de soldats. Un geste de Klaatu est mal interprété : il est abattu. Surgit alors un géant de métal, Gort, dont les yeux projettent un rayon mortel : il décime les premiers rangs de l'armée qui riposte avec des tirs nourris. Cette spirale de la violence illustre le fatal engrenage dans lequel se sont engagées les nations de la Terre, à l'âge nucléaire, et si elles persistent à s'entretuer et à détruire la planète, les extraterrestres élimineront les hommes. Klaatu est venu sauver la Terre (sa faune et sa végétation), quitte à annihiler les Terriens. Sobre, intelligent, le film oppose des humains aux tendances délétères et agressives à une conscience plus large et plus universelle de paix et d'harmonie.

Note : 5

Deadlock, Roland Klick, Danemark 1970

Un western qui se joue dans un bled fantôme misérable, au milieu d'un désert aride. Trois per-

sonnages y vivent dans des mesures : une quinquagénaire plantureuse et nymphomane, une jeune fille sauvage et mutique, et Charles Dump, un loser râblé, sale et vêtu de haillons. Débarque Kid, un jeune inconnu. Il est armé, blessé, et traîne une valise pleine de dollars. Dump et Kid vont se disputer le magot, jusqu' à ce que débarque le partenaire du Kid. Il n'y a pas de morale à l'histoire, qui finit très mal. D'ailleurs, l'auteur a forcé sur la symbolique misérabiliste : Dump veut dire « décharge, taudis » Deadlock veut dire « impasse ». Tout ici est au point mort, il n'y a pas d'avenir, pas d'issue. Stylistiquement intéressant (tourné dans une région désertique d'Israël), cette épure n'en est pas moins très agaçante parce que pour des raisons de distribution, tous les comédiens, à l'exception d'Anthony Dawson, ont été doublés en anglais, et le film est très lent et répétitif.
Note : 2 (3 ?)

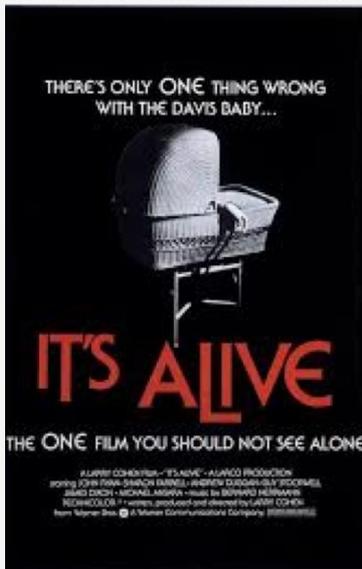
Interview with the Vampire : The Vampire Chronicles, Neil Jordan, USA 1994, 123'

San Francisco, années 1990. Un jeune journaliste interviewe un vampire mélancolique, l'aristocrate Louis de Pointe du Lac, qui lui raconte comment il est devenu un mort-vivant, 200 ans auparavant. Le séduisant bicentenaire évoque sa solitude, sa culpabilité, sa souffrance, la douleur d'avoir perdu des êtres chers, l'horreur qu'il éprouve envers lui-même et sa damnation éternelle. Il raconte comment Lestat de Lioncourt lui a offert ce cadeau maudit : l'immortalité. Le film est inspiré du roman d'Anne Rice. Depuis une trentaine d'années, les vampires au cinéma exsudent de charisme et de sensualité (surtout s'ils ont les traits, comme ici, de Brad Pitt, Antonio Banderas, Tom Cruise ou dans d'autres réalisations de George Hamilton, Robert Pattison ou



Larry Cohen au NIFFF

et ses bébés mutants tueurs !



autre Nicholas Hoult). Ils sont beaux, forts, et éternellement jeunes. Ces créatures de la nuit, dotées de pouvoirs surnaturels, luttent souvent contre leur soif de sang humain. Louis tente de se contenter de sang animal, mais les rats et poulets n'ont vraiment pas le même bouquet. Lestat, par contre, insolent, décadent et rusé, fait de la chasse à l'homme un jeu. Malgré les mises en garde de Louis, le journaliste n'a qu'un désir : rejoindre les immortels. Il n'a RIEN compris. Une réflexion sur le leurre de la beauté et de la vie éternelles, sur la vaine et tragique quête de paix de Louis, vampire contestataire, dépressif, errant dans un monde dont l'intérêt lui échappe. Visuellement, le contexte historique est magnifiquement travaillé : les scènes de New Orleans au XVIIIe siècle sont magnifiques.
Note : 5

Rencontre avec le réalisateur Larry Cohen + 10 films de la rétrospective à lui consacrée :

Pas moins de 80 histoires et/ou scénarii de Cohen ont été transposés pour le grand écran. Lui-même a dirigé 21 films entre 1972 et 1996.

Larry Cohen a insisté dans sa *master class* sur l'importance qu'il attache à la lumière, au son et à la préparation en amont du film. Même s'il avoue aimer le chaos, et se sentir tout frétilant quand il doit rapidement trouver une solution autre que celle prévue, accepter des suggestions différentes, afin de ne pas perdre de temps. Par exemple, si la pluie se met à tomber, si une bétonneuse se met à chahuter, s'il y a une descente de police : le mieux est d'inclure ces éléments dans le film. Combien de fois a-t-il filmé sans autorisation ? Mis en scène des attaques et échanges de coups de feu en pleine rue, échappant de peu aux amendes, voire à la prison ? Et si des badauds, des agents de sécurité ou même des loubards venaient troubler le tournage, il les engageait. La plupart du temps, ils

acceptaient. Et le tour était joué ! C'est ce pragmatisme qui est la clé de son savoir-faire ! (c'est lui qui le dit ! ndlr)

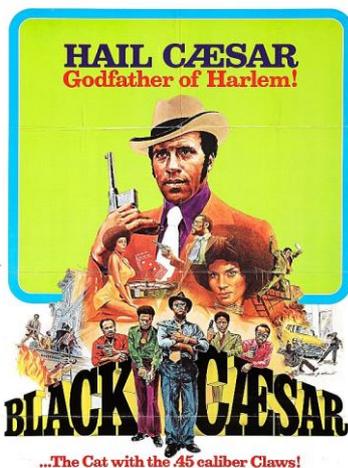
Ce qui n'empêche pas Larry Cohen de juger impératif d'avoir, en amont, un script bien défini. De préférence écrit par soi-même : au moins on sait où on va. Lui-même adore écrire ! L'écriture est une activité de solitaire, qui exige silence et inspiration : il faut faire vite, écrire dans une sorte de fièvre, c'est la meilleure façon de faire vivre ses personnages, et de pouvoir les écouter !

Cohen se dit très cinéophile, aime le cinéma tous genres confondus. Il est très au fait des films récents. Enfant, il allait au moins deux fois par semaine au cinéma, faute de TV à la maison (il est né en 1941). Il a vu des *musicals*, des polars, des thrillers, des films d'espionnage, des westerns, des comédies, des drames, etc. Il a lui-même touché à beaucoup de genres : gangsters, monstres, vampires, etc. Il n'y a pas un cinéaste, un genre ou un film qui l'ait particulièrement influencé.

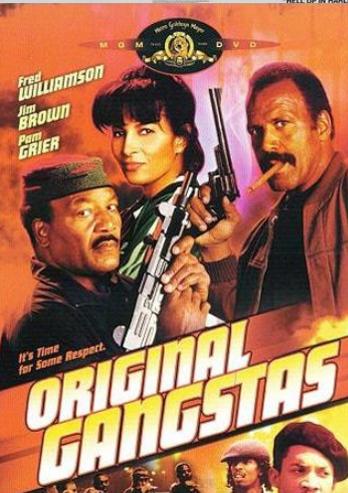
Il a toujours aimé l'image et fait ses premières BD à l'âge de 8 ans : des récits sérieux, pas des histoires de super-héros ! Avec le recul, il estime que ses BD étaient des sortes de story-boards.

À 20 ans, il a commencé à travailler à la TV, souvent gratuitement. Il livrait des scénarii (gracieusement) qu'il écrivait d'une traite. Peu à peu, il a été reconnu et payé. Il est crédité dès 1958 pour des séries télévisées. Il n'a aucun regret, estimant que plus on écrit, plus on apprend à écrire. Il est ravi d'avoir percé dans ce monde impitoyable du show business où si nombreux sont ceux qui se sentent appelés et si peu sont élus. Il a en tout cas enregistré une leçon : ne pas venir avec une histoire nouvelle, originale : ce qui est (archi-)connu passe mieux, selon lui ! De notoriété, les cadres des maisons de production ne connaissent RIEN au cinéma (c'est lui qui l'affirme, *ndlr*). Ils

La trilogie des gangsters de
Larry Cohen



A LARRY COHEN PRODUCTION
An American International Film Presentation
FRED WILLIAMSON starring "BLACK CAESAR"
with MARGARET AVERY, JESSE W. HARRIS, GLOIRA HENDRY, DON PEDRO COLLEY, GLOIRA HENDRY, ART LIND, VAL AVERY, PHILIP ROY
Written, Produced and Directed by LARRY COHEN - A LARRY COHEN FILM
Music composed and performed by JAMES BROWN
Sound Track Album available on Polydor Records



achètent en non connaissance de cause, ce qui a un bon côté : même s'ils ne font finalement rien de votre script, on n'a pas besoin de leur rendre l'argent !

Cohen déplore une autre grave faille du système hollywoodien : bien des gros films ont une bonne idée et un bon script à la base. Mais à force de vouloir les améliorer avec les ajouts et modifications d'une armée de scénaristes, la production péjore et dénature le projet. Les meilleurs films sont souvent les œuvres à petit budget : pas de producteur qui souffle dans la nuque, paix royale... Le secret du bon travail, c'est de rester ZEN ! (donc, comme lui ! *ndlr*). Mais de nos jours, pour les « petits » comme lui, s'il est relativement facile de faire un film, il devient beaucoup plus difficile de le distribuer et quasi impossible de faire de l'argent !

De New York, Cohen a passé à Hollywood, toujours occupé à écrire pour le cinéma. Jusqu'à ce qu'il puisse diriger son premier film, *Bone*, en 1972. Pour celui-ci, il est allé chercher dans leur retraite des collaborateurs de talent qui avaient travaillé pour les grandes pointures de Hollywood. *Bone* est une comédie sur un sujet sérieux, le cambriolage chez un couple apparemment riche et heureux de Beverley Hills. En 1973, Cohen peut tourner coup sur coup deux films de gangsters, de *blaxploitation*, qui font un tabac.

En 1974, il s'essaie à la science-fiction d'horreur, avec le premier volet de la trilogie *It's Alive*. C'était un film à budget très réduit qui développe le thème très populaire des monstres bannis de la société. Cohen se dit très fier de la série *It's Alive*, dont il compare une scène, celle où le père prend dans ses bras son bébé mutant qu'il avait pourchassé pour le tuer, à la scène où Ethan Edwards (John Wayne) prend sa nièce dans ses bras, à la fin de *The Searchers* (John Ford, 1956).

A Neuchâtel, Cohen a aussi évoqué sa collaboration malheureuse avec le réalisateur William Lustig,

pour lequel il a écrit la trilogie des *Maniac Cop*. Le premier est sorti en 1988, le 2ème en 1990 et le 3ème en 1993. Cohen affirme que ses scripts étaient nettement meilleurs que les films. Selon lui, Lustig et ses producteurs lui ont charcuté ses scénarii. Les films ont d'ailleurs mal marché et Lustig lui-même a été viré après le troisième. S'il y a un 4ème, ce sera avec le réalisateur Nicolas Winding Refn. Et peut-être Lustig et Cohen à la production.

Si Cohen n'est guère satisfait de ses rapports avec les cadres de Hollywood, il se souvient par contre avec émotion de « ses » compositeurs : Bernard Herrmann, Miklos Rosza, Elmer Bernstein. Travailler avec eux était un rêve. Il leur laissait les coudées franches et la collaboration a toujours été fructueuse. Cohen est aussi mitigé sur le traitement de son travail par d'autres réalisateurs, même s'il loue *Cellular* (David R. Ellis, USA 2004), *Phone Game* (Joel Schumacher, USA 2001), *Guilty as Sin* (Sidney Lumet, USA 1993) ou encore *Body Snatchers* (Abel Ferrara, 1993). Cohen trouve que la plupart du temps, les réalisateurs lui ont détruit ses écrits.

Ne sachant pas ce que l'avenir lui réserve, Cohen a décidé de mettre en libre accès sur son blog <http://www.larrycohenfilmmaker.com> ses scénarii et histoires non encore adaptés à l'écran. Il a conclu la rencontre en nous signalant qu'il avait vu chez d'autres des plans, scènes, idées empruntés à ses films, sans les citer. C'est une pratique courante, que l'on va jusqu'à appeler « hommage » lorsqu'on plagie un film entier ! La rétrospective Larry Cohen proposait douze films, voici un aperçu de dix d'entre eux :

La Trilogie des gangsters (*Black Caesar* 1973, *Hell Up in Harlem* 1973, *Original Gangstas* 1987) :

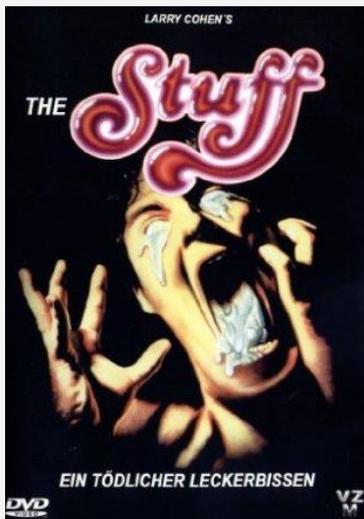


Samuel Fuller et Ricky Addison Reed dans **Salem's Lot**

Black Caesar (USA 1973, 87') raconte l'ascension et le déclin d'un petit cireur de chaussures de Harlem. Tommy Gibbs a eu une enfance difficile. Marqué par la brutalité policière et la misère sociale, il a juré de s'en sortir et a tenu parole : il s'est enrichi par le racket exercé sur les Blancs, il s'est fait craindre en étant sans pitié, il est devenu le premier Parrain noir de Manhattan. Au pinacle du pouvoir l'attendent solitude et trahison. Le discours social est assez clair : les Noirs sont inféodés aux Blancs ; leurs privilèges, les Noirs se les adjugent par la force. Harlem est un ghetto sale et surpeuplé. Dans une scène de règlement de comptes d'anthologie, Gibbs se sert de sa boîte de cireur de chaussures pour assommer le policier qui l'avait laissé pour mort après l'avoir battu comme plâtre, lorsqu'il était enfant, simplement parce qu'il lui avait dé livré une nouvelle qui lui déplaisait. Il enduit le visage de l'homme de cirage noir, avant de le laisser pour mort ! Le film s'achève par la longue marche de Tommy, grièvement blessé, dégoulinant de sang, dans les rues de New-York : titubant, tombant, se relevant, retombant, il semble qu'il meure à la fin. Mais non ! **Black Caesar** fait naturellement penser à **Little Caesar** de Mervyn LeRoy (USA 1931), et il est devenu un classique de la *blaxploitation* (courant culturel et social du cinéma américain des années 1970). **Black Caesar** sort alors que des films de gangsters comme **The Godfather** (Francis Ford Coppola, USA 1972), ou **French connection** (William Friedkin, USA 1971) ont fait un tabac. Le succès de ce premier film incite Cohen à enchaîner la même année avec **Hell Up in Harlem** (USA 1973, 94'). Tommy s'est remis de ses blessures et est sorti de prison. Avec l'aide de son père, il rassemble ses troupes et élimine ses rivaux. Un film d'action rondement mené, dans lequel vio-

lence et racisme font bon ménage. Par contre, Cohen doit attendre 15 ans avant de tourner son troisième film de gangsters : **Original Gangstas**, (USA 1996, 99'), toujours dans la ligne de la *blaxploitation*, qui se joue à Gary (Indiana) dans les années 1990. Le gang des « Rebs » (rebelles) terrorise la population : racket, vandalisme, exécutions sommaires, tout leur est bon. Mauvais perdants, ils abattent un basketteur (promis à une belle carrière) parce qu'il les avait défiés et arnaqués. Un modeste commerçant, témoin du meurtre, parle à la police. Les loubards le punissent en le rouant de coups. Tout va changer lorsque son fils John, une ex-vedette du football, revient à Gary. John avait fondé les « Rebs » et de son temps, la bande avait une éthique et la ville était sûre. John retrouve dans anciens Rebs, et à eux quatre, ils font le ménage. Le Bien triomphe du Mal, la Sagesse des Anciens, de la Folie des plus Jeunes. On retrouve avec plaisir dans ce film Fred Williamson (que Cohen a utilisé dans **Black Caesar** et **Hell up in Harlem**), Jim Brown, Richard Roundtree et Pam Grier, les grandes pointures de la Blaxploitation.
Note globale : 3

God Told Me To, Larry Cohen, USA 1976, 91'
Un thriller fantastique qui crucifie le fanatisme religieux et ses conséquences dramatiques. Peter Nicolas (le rôle fut repris de Robert Forster par Tony Lo Bianco), détective new yorkais (et catholique) enquête sur une série de meurtres commis dans la ville par des individus qui se disent investis d'une mission divine. Il semble que Dieu leur a parlé par l'intermédiaire d'un individu nommé Bernard Philips (né d'une conception immaculée !), lequel est à la tête d'une société secrète, où siègent des hommes riches et puissants.



Michael Moriarty que l'on retrouve dans *Q* (1982), *Stuff* (1985), *It's Alive III : Island of the Alive* (1987) et *A Return to Salem's Lot* (1987) de Larry Cohen

.....
 Quelques invités du
 NIFFF 2013



Orson Scott Card

Pis : la mère de Philips a été enlevée par des extraterrestres, il est donc un extraterrestre ! Et lorsque Nicolas rencontre enfin cet *alien*, il apprend que ses propres géniteurs ne sont pas humains. Le film détourne les symboles religieux, leur interprétation, et est censé offrir une réflexion sur l'existence de Dieu. **God Told Me To** fut la cible de multiples controverses, interdit, puis montré un certain temps sous le titre de **Demon**, avant de ressortir en 1977 sous son titre original. Dans toutes les autres langues, l'intitulé « Dieu me l'a ordonné » a été soigneusement évité ! Le film est dédié à Bernard Herrmann, prévu pour composer la musique du film, et mort avant d'avoir pu le faire. Trop d'implications, d'angles secrets, un *alien* grand-guignolesque, une série de meurtres gratuits et des questions existentielles sans réponses : ce que ce film a de meilleur, c'est son titre !

Note : 2

La Trilogie des bébés mutants (*It's Alive* 1974, *It Lives Again* 1978, *It's Alive III : Island of the Alive* 1987):

Dans *It's Alive* (USA 1974, 91'), une jeune femme accouche d'un mutant, difforme, armé de griffes et de crocs acérés, qui tue obstétricien et infirmières qui avaient pour mission de l'euthanasier. On croit comprendre que la mère a pris des médicaments qui sont probablement la cause des défaillances génétiques. Mais il ne faut surtout pas que cela se sache ! La mère veut sauver son nouveau-né, le père renie cette créature et se joint aux chasseurs. Le mutant est abattu, mais on verra dans le film suivant que le phénomène n'est pas éradiqué. Le film marche mieux en Europe qu'aux États-Unis. Il faudra trois ans à Larry Cohen pour pouvoir tourner *It Lives Again* (USA 1978, 91') qui se déroule dans une Amérique où existent trois bébés mutants ! On retrouve le père du premier épisode, devenu membre d'un mou-

vement de protection des mutants et les forces de l'ordre qui doivent les éliminer. On a également des scientifiques qui veulent étudier les monstres et les gardent en cage. Mais ils s'échappent et font un carnage. À l'époque, on a cru voir une métaphore de la relation entre la génération *hippy* qui détruisait l'ordre construit par leurs géniteurs et ces derniers. Ou du regard porté sur les bébés malformés suite à la prise de médicaments. Ou tout simplement un réquisitoire contre la contraception ou l'avortement. Ou tout simplement l'intolérance face à la différence ? Aujourd'hui, il faut beaucoup de bonne volonté pour chercher une réflexion sociale derrière ce fatras grand-guignolesque. Même si la mise en accusation de la société et des groupes pharmaceutiques est encore plus lampante dans *It's Alive III : Island of the Alive* (USA 1987, 95') qui se déroule neuf ans après *It Lives Again*. Grâce à un père de mutant qui a traîné le gouvernement en justice, les monstres ont droit à la vie, en quarantaine, parqués sur une île inhabitée. Ils y grandissent, copulent, font des petits ! [Mais c'est dur d'entamer une réflexion éthique et sociale face à ces petites et grandes créatures toujours caoutchouteuses !] Mais une équipe envoyée par les groupes pharmaceutiques débarque sur l'île aux mutants, pour les exterminer, et donner une nouvelle chance à certains médicaments ! Très mauvaise idée : c'est le carnage, pas un de l'équipe ne réchappe. Je vous passe la fin, où les grands-parents de la dernière génération mutante viennent les adopter !

Note globale : 2

Q, Larry Cohen, USA 1982, 93'
 Un détective enquête sur une série de meurtres rituels et également sur des cadavres déchiquetés qui semblent tomber du ciel. Il s'avère qu'une secte pratiquant le culte mexicain de Quetzalcoatl, le serpent à plumes, a



**Le réalisateur Renny Harlin
(en chemise sombre)
et un fan**



Le réalisateur Roland Click



**Les réalisateurs Frédéric et
Samuel Guillaume (CH)**



**Le réalisateur Olivier
Béguin (CH)**

réussi à réveiller le dragon ailé qui dévore les New Yorkais. Parallèlement, un petit malfrat qui s'était réfugié dans la coupole du Chrysler Building y découvre un œuf et un nid gigantesques. Il va essayer de rentabiliser sa découverte ! Ce sera à malin, malin et demi entre lui et les enquêteurs (l'un d'eux est David Carradine). Le dragon volant n'est heureusement visible que dans les vingt dernières minutes (effets spéciaux un peu basiques, ça vaut mieux ainsi !).

Note : 3

A Return to Salem's Lot, Larry Cohen, USA 1987, 101'

L'ex-femme de Joe Webber le fait venir d'urgence pour qu'il s'occupe de leur fils Jeremy atteint de troubles du comportement. Joe met tout en œuvre pour nouer une relation de père à fils. Il l'emmène dans le Maine, où il possède une maison héritée d'une vieille tante. Ce qu'il ne sait pas, c'est que tous les braves habitants de la bourgade, Jerusalem's Lot, y sont devenus des vampires. On a prétendu que Larry Cohen décrit ainsi une petite communauté républicaine. Avec l'aide d'un « tueur de vampires » (joué par le réalisateur Samuel Fuller) et de son fils, Joe Webber va exterminer les buveurs de sang. Ce film est librement inspiré de *Salem's Lot* de Stephen King. Quelques bons traits : des citoyen(ne)s bon chic bon genre qui s'abreuvent de sang à même la vache quand ils ne sautent pas sur un humain, des enfants qui se marient en blanc, un Fuller cigare au bec qui manie le marteau et le pal (remplacé une fois par un drapeau américain !), des bouilles de vampires transformées en bouillies, et toujours ce besoin de passer à la postérité : les citoyens de Salem's Lot demandent à Joe Webber de rédiger leur histoire ...

Note : 2

The Stuff, Larry Cohen, USA 1985, 93'

On peut considérer ce film comme une virulente satire de la société de consommation, du

fast-food et de la publicité mensongère dans tous ses états. Un quidam voit jaillir des profondeurs terrestres une denrée blanche (mais remuante), genre crème glacée. Il goûte, c'est un délice. Baptisé « Stuff », la trouvaille devient, grâce à un excellent marketing qui fait fi de toute éthique, le dessert favori des Américains ! Ce que les consommateurs ne savent pas, c'est qu'ils consomment de la matière vivante extra-terrestre qui les consomme, eux, et fait d'eux des zombies. David Rutherford, un ex-agent du FBI et Jason, un ado dont toute la famille a été zombifiée, vont tenter de mettre un terme à l'épidémie. Beaucoup d'humour noir dans ce récit horrifique d'un mal qui s'étend dont le thème est traité à la façon de **Invasion of the Body Snatchers** (Philip Kaufman, USA 1978 ou encore Don Siegel, USA 1956) et/ou **The Blob** (Chuck Russell, USA 1988 ou encore Irvin S. Yeaworth Jr, USA 1958). Les effets spéciaux sont basiques (c'était il y a 30 ans), mais le thriller reste efficace (ce n'est probablement pas un hasard que la source du « Stuff » se trouve en Géorgie, patrie de Coca-Cola !).

Note : 3

Auteur, cinéaste, producteur, Larry Cohen est fier de ce qu'il a accompli, et n'hésite pas à fustiger l'incompétence de ceux qui n'ont pas su le reconnaître. Il se présente à nous comme un vrai auteur, novateur et pourfendeur. Mais pour qui, comme moi, a peine à replacer ses films dans le contexte de l'époque, plusieurs me paraissent ringards et je préfère voir ses histoires mises en scène par d'autres (Mark L. Lester, Sidney Lumet, David R. Ellis, Anthony Hickox, Joel Schumacher, Abel Ferrara, John Flynn, etc.). Mais c'était bon de rencontrer M. Cohen et de l'entendre défendre son œuvre.

Pour conclure : vous l'aurez remarqué, si vous avez suivi le NIFFF dans ses diverses éditions : L'équipe du NIFFF a un flair indéniable pour aller rechercher des gens qui ont marqué l'histoire du

cinéma de genre. On apprend beaucoup et on se fait plaisir. Que dire de plus si ce n'est : rendez-vous en 2014 !

Pour en savoir plus :

Le site du NIFFF : <http://www.niff.ch>

Le site du BIFFF, Brussels International Fantastic Film Festival :
<http://www.festivalfantastique.org/festival/>

Le site de Larry Cohen Independent Filmmaker :
<http://www.larrycohenfilmmaker.com>

Le site de l'European Fantastic Film Festivals Federation :
<http://www.melies.org>

Un site Wikipédia sur la Blaxploitation :
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Blaxploitation>

Pour en savoir plus sur la Blaxploitation :

Grier Pam (actrice), **Williamson Fred** (acteur), **Cohen Larry** (réalisateur), **Romero Eddie** (réalisateur) **Hill Jack** (réalisateur), **Kaplan Jonathan** (réalisateur) : **Coffret de 5 DVD Best of Soul Cinema** : Black Mama, White Mama / Black Caesar / Foxy Brown / Coffy / Truck Turner

Les principaux "genres de films" ou "films de genre" :
<http://www.filmsite.org/filmgenres.html>

Bibliographie sélective :

SEVEON, Julien : **Blaxploitation 70's Soul Fever**, Ed. Bazaar & Co, Collection Cinexploitation 2008, en français



Suzanne Déglon Scholer, Communication, Promotion, Consulting
PromFilm EcoleS, Juillet 2013 / "Droits d'auteur : Licence Creative Commons": <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>